

Chapitre I

L'Aven d'Ourgnac

Le vieux berger appuyé sur sa grosse canne de chêne, dirigeait son regard vers le gouffre qui, au milieu de la pente rapide que formait le causse pouilleux à cet endroit, s'ouvrait telle une bouche étrange. A part quelques maigres herbes qui poussaient çà et là, et quelques buissons rabougris dont les racines couraient tristement sur le sol à la recherche de la vie, rien d'autre ne subsistait sur ce plateau aride, semblable à ceux que l'on rencontre souvent dans cette région du Quercy. Comme vie humaine, et bien c'était aussi rare que la végétation à cet endroit, et l'on n'y rencontrait que quelques vieux bergers au front sillonné de grosses rides, qui venaient surveiller leur troupeau de moutons, seuls animaux capables de trouver une nourriture dans ce sol si ingrat. Mais, depuis quelques jours, le vieux berger n'était plus seul sur son causse et d'un œil inquiet, il surveillait l'agitation qui existait autour de l'entrée du gouffre. Cela faisait près d'une semaine qu'un club de spéléologues s'était mis en devoir d'explorer le fond du gouffre, et le vieux berger superstitieux préférait se tenir à l'écart de cette entreprise qu'il jugeait autant insensée qu'inutile. Oh ! ils étaient tous gentils ces jeunes gens et il ne leur en voulait pas, mais simplement il les plaignait.

Eh bien dénicheur de diables, s'écria t-il à l'encontre de l'un deux qui s'avançait vers lui, vous êtes remonté de l'enfer ? Eh oui ! grand-père répondit le jeune homme vêtu de cuir, mais je n'ai pas rencontré le diable ; venez boire le café grand-père il est chaud. Non merci répondit le vieux, d'ailleurs je n'appelle pas café cette espèce de poudre que

vous jetez dans l'eau. C'est chimique ça encore ; non merci mon drôle, je n'ai jamais pris de médicaments dans ma chienne de vie, ce n'est pas à cette heure que je vais en prendre. Tu sais, ajouta ce dernier après avoir allumé une cigarette, tout ça ne me dit rien de bon ; d'aller fouiller les entrailles de la terre, c'est comme dirait le "Très-Haut", un sacrilège. De mon temps, on nous expliquait que c'était le repère du diable ! Et ma foi, reprit le jeune homme en souriant, vous y croyez un peu ? Oui et non ajouta le berger, mais n'empêche qu'à ta place fils, je ne descendrai pas dans ce trou, car tu sais, chaque fois que l'on veut violer la nature, elle se venge. Entre nous, c'est profond votre truc questionna le vieux bonhomme ? A vrai dire répondit le jeune homme, nous n'en sommes qu'à l'entrée et il semble d'ailleurs qu'un couloir soit obstrué par un éboulis qui a dû se produire il y a des milliers d'années, aussi, on y va doucement en tentant de trouver un passage pour se glisser sous cet amas de quartiers de roches. Peut-être d'ailleurs, mes amis arriveront t-ils à trouver une issue avant mon retour. Pourquoi tu pars ? demanda le berger ; et oui répondit-il, c'est que je travaille le reste de la semaine et je ne me joins au club que les samedis et dimanches. Le vieillard considéra le jeune garçon qui était devant lui, moulé dans un habit de cuir noir, et dont la tête émergeait encadrée de sombres cheveux noirs qui lui donnaient une allure futuriste. Alors, tu passes tous tes moments de repos à descendre dans ces trous ? Oh ! pas tous, répondit le garçon, je les partage aussi avec ma fiancée. Ah ! observa narquoisement le vieux, et tu ne l'emmènes pas avec toi, ta fiancée ? Ca se voit que vous ne la connaissez pas, se hâta t-il de répondre. C'est tout juste si elle me permet d'y consacrer quelques heures, alors vous voyez, il ne faut pas lui parler de spéléologie, d'ailleurs, il est près de dix heures, je lui ai promis d'être avec elle à midi. Le temps de faire la route, d'aller me changer, ça sera encore juste ; je vous quitte grand-père, à la semaine prochaine.

Le vieux hocha la tête avec compassion en regardant le jeune homme dévaler la pente, rejoindre sa voiture. A quelques kilomètres de là, à la limite du causse sauvage et des premières terres cultivables, Sylvia faisait les cent pas dans la cour de la ferme paternelle, elle attendait le retour de son aventurier. Elle aurait voulu maudire Laurent lorsqu'elle le voyait s'équiper pour rejoindre son club de spéléologie, mais elle l'aimait trop pour cela, et elle s'estimait encore comblée d'avoir pu l'arracher au moins les dimanches après midi à son sport dangereux. Aussi, en ce dimanche matin, elle attendait impatiemment le retour de son amoureux et se promenait dans le parc, entourée des chiens de son père qui jouaient autour d'elle. Sans être une grosse propriété, la ferme de GRIGNAC était assez importante, la superficie des terres qu'il possédait suffisait à le faire passer pour un personnage honorable de l'endroit, eu égard à l'aridité de cette région. En effet, ici la terre était rude à cultiver avec son sol parsemé de multiples rocailles, avec lesquelles d'ailleurs on bâtissait encore les murs de séparation des propriétés, après les avoir récupérées de la terre aux fins de labours. Mais ces terres ingrates, faisaient malgré tout, la fierté de quelques rares propriétaires ayant réussi à en tirer le meilleur parti, en ayant eu la chance et la possibilité d'en acquérir une surface assez conséquente. C'était le cas du père GRIGNAC, et cette position l'avait normalement incité à adopter une attitude fière et supérieure envers ses semblables et également, à vouloir faire de sa fille autre chose que la fille d'un paysan.

C'est pourquoi la brune Sylvia, jolie jeune fille aux longs cheveux noirs, qui n'était pas avare de ce si beau sourire qui semblait toujours constant chez elle, avait suivi des études supérieures médicales à la ville voisine et après la réussite de ses examens, avait eu le bonheur de trouver une place d'infirmière spécialisée, dans une clinique psychiatrique privée qui s'était installée à quelques kilomètres

de chez elle. Malgré une bonne humeur éternelle et une tendance constante à faire des plaisanteries, l'espiègle Sylvia était le type même de la jeune fille romantique et elle était fidèle à Laurent qu'elle considérait comme son fiancé, malgré le peu d'enthousiasme que manifestaient ses parents à l'égard de cette union. Perdue dans ses songes, Sylvia n'entendit pas sa mère arriver derrière elle : eh bien ! fit-elle, ton vagabond n'est pas encore là ? Je t'en prie maman, répliqua Sylvia, il n'est que onze heures et ne sois pas méchante avec lui. On voudrait bien ne pas être méchants avec lui, continua sèchement Madame GRIGNAC, mais avoue qu'avec lui, il y a de quoi l'être. Hier, on attend Monsieur, il ne vient pas. Dimanche dernier, il arrive une heure en retard, de plus, c'était l'anniversaire de ton père, alors admetts ma pauvre Sylvia qu'il ne fait aucun effort. Sylvia écoutait sa mère et ne répliquait plus à ses paroles, car elle les connaissait, et connaissait surtout la position de ses parents à l'égard de Laurent. Mais était-ce sa faute si Laurent était le garçon insouciant qu'elle aimait ; il était à son image c'est à dire gai, libre, un peu sauvage, elle trouvait auprès de lui l'affection et l'amour qu'elle avait imaginé dans ses rêves d'enfant, en même temps qu'il correspondait au style de garçon qu'elle aimait, brun, svelte, avec un sombre et beau regard, auquel elle n'avait pu résister. Elle savait aussi que ses parents reprochaient à Laurent de ne pas avoir une situation assez élevée ; mais elle s'en moquait. Il était géomètre, gagnait assez bien sa vie pour fonder un foyer et elle ne demandait pas qu'il soit avocat ou médecin. Tu ne réponds plus, hein ! insista sa mère, mais çà, il faut que tu lui dises, car on se demande vraiment s'il ne se moque pas de nous par moments et même de toi. Sylvia réagit vivement : ne dis pas çà, c'est faux ! et puis tiens, dit-elle, en montrant du doigt la route blanche qui menait à la propriété, le voilà ! tu vois qu'il fait des progrès mon phénomène !

Puis, laissant sa mère, elle courut vers l'entrée de la ferme devant laquelle la petite voiture de Laurent se rangeait. Laurent en descendit, rasé et peigné de frais, un costume de coupe seyante moulant sa longue silhouette, et cette tenue irréprochable surprit Sylvia autant que sa mère, qui étaient plus habituées à voir le dynamique garçon en tenue décontractée. Tu t'es fait beau mon amour, lui dit Sylvia en l'embrassant tendrement. Nous sommes de sortie cet après midi, répondit Laurent. Et tu m'emmènes où ? en ville ; au bal ou au cinéma, comme tu veux, après on y restera dîner, on finira la soirée où tu voudras. Sylvia trépigna de joie comme une gamine à qui l'on vient de promettre une récompense et entraîna Laurent vers la maison familiale où Madame GRIGNAC venait de rejoindre son mari sur le pas de la porte. Cette dernière prit un air faussement aimable pour demander à Laurent : tiens, monsieur TALBIN n'a pas fait de la géologie ce matin ? Non Madame, répondit Laurent, je n'ai fait que de la spéléologie. Madame GRIGNAC parut ignorer la remarque ironique de Laurent et enchaîna : vous voyant propre comme un sou neuf, je crus un instant que vous aviez abandonné la géol... heu ! la spéléologie pour un moment. Mais non Maman, coupa Sylvia, cet après midi avec Laurent on sort, on va en ville, on y restera dîner le soir, et après on ira peut-être danser, sans rentrer trop tard car demain on travaille.

Entrez tout de même, se décida à dire l'autoritaire Monsieur GRIGNAC dont les manifestations affectueuses à l'égard de Laurent s'étaient résumées jusqu'à présent à une simple poignée de main échangée sans aucune parole. Puis, comme pour rompre le silence gênant qui régnait dans la grande pièce, Sylvia intervint : tu es descendu loin ce matin ? Moi non, répondit Laurent, mais mes copains sont descendus jusqu'au moins cinquante mètres, ce qui représente le record pour le moment à cet endroit. Ça s'appelle comment déjà ? questionna Sylvia. L'Aven

d'OURGNAC. C'est grand ce trou ? demanda le père de Sylvia. Eh bien, répondit Laurent, on ne peut pas dire, cela ressemble surtout à un entonnoir ; à l'entrée, cela ferait une bonne vingtaine de mètres de circonférence, mais le fond est de suite rétréci au point que pour l'instant on a des difficultés à y passer. C'est bouché, tu m'as dit, continua la ravissante Sylvia. Eh bien oui, le fond justement de cet espèce d'entonnoir est comblé par des tonnes de roches, qui ont du s'écrouler du temps où les volcans d'Auvergne étaient en activité, ce qui occasionnait dans la région où nous sommes de violents séismes. Mais alors, cet éboulis dont vous parlez, se décida à questionner Monsieur GRIGNAC, se trouve de suite à l'entrée, presque en surface. Ah mais non, coupa Laurent ravi de voir qu'il devenait un orateur écouté, cet éboulis commence à environ à moins de soixante mètres sous terre, mais avant, il faut traverser une série de salles et de grottes, dont l'accès est assez difficile.

Alors poursuivit Sylvia, si j'ai bien compris vous ne pouvez plus avancer du fait de cet éboulis qui barre votre route. C'est un peu çà, acheva Laurent.

Le fier Monsieur GRIGNAC venait d'achever de remplir les verres posés sur la lourde table de chêne et malgré lui, il se sentait intéressé par les narrations de Laurent, lequel éloquent au possible sur ce sujet qui le passionnait, ne tarissait pas de détails et d'explications.

Et se hasarda t-il de demander. D'après vous, il y a quelque chose d'intéressant derrière cet éboulis ? Intéressant, répondit Laurent ; çà, seul l'avenir nous le dira, mais à coup sûr il y a quelque chose, certainement un autre gouffre au fond duquel coule une rivière. Qu'est ce qui vous fait avancer cela, continua GRIGNAC ? Eh bien ! répondit Laurent, le fait que lorsque nous collons notre oreille sur les premières roches de cet éboulis, nous entendons le bruit caractéristique d'une chute d'eau, et inutile de vous dire qu'elle doit être même assez impressionnante

pour que nous puissions en entendre les échos jusque là. Et de plus, si l'eau coule si librement, c'est que justement, elle doit avoir la place de s'écouler sans contraintes, ce qui laisse supposer l'existence d'un gouffre ou d'une salle de même nature, sous cette avalanche de pierres qui a du restée coincée dans ce puits, sans justement tomber au fond dans cette rivière souterraine.

Sylvia écoutait Laurent et le couvait d'admiration, et bien qu'elle ne partageait pas son enthousiasme pour ces entreprises qu'elle considérait comme dangereuses, elle entra à son tour dans la conversation : mais alors, lui demanda-t-elle, vous ne saurez jamais ce qu'il y a derrière puisque tout est comblé ? Tu sais, répondit-il, il en faut plus que ça pour nous décourager. D'abord, cet amas de pierres est constitué en partie par des quartiers de roches pesant chacun plusieurs tonnes, et bien qu'ils soient entassés les uns sur les autres, il y a entre eux des interstices entre lesquels un homme moyen peut espérer s'y glisser et ainsi descendre assez loin ; mais fit-il à l'encontre de Sylvia, cette chère petite s'intéresse à la spéléologie ? semble-t-il.

Oh tu sais, répliqua Sylvia, j'aimerais bien la spéléo, mais à condition que ce soit les autres qui prennent les risques qu'elle comporte et non toi. Egoïste va, lui dit-il, en la gratifiant d'un baiser sur le front.

Mais la discussion s'arrêta là, Madame GRIGNAC venant de lancer l'ordre de se mettre à table, tâchait d'adoucir son invitation autoritaire, en prétextant le motif classique de la soupe qui allait refroidir...

Peu après le repas, Sylvia monta se changer dans sa chambre, en redescendit vêtue d'un élégant tailleur bleu marine, au col bordé d'un liseré blanc, et chaussée de souliers à lanières à petits talons. Elle ne s'aimait pas particulièrement dans cette tenue, préférant le plus souvent des vêtements moins classiques et plus colorés, mais elle savait qu'elle faisait plaisir à Laurent, qui aimait de temps

en temps la voir habillée ainsi. Ah ! fit-il en la voyant arriver, ma petite hôtesse de l'air ! Oui coquin, lui fit elle, c'est pour toi que je me suis habillée ainsi. Tu es adorable comme ça, comme d'habitude d'ailleurs, lui fit remarquer Laurent, mais là tu es très "classe", et j'aime bien ça, tu le sais.

Chapitre II

La Clinique du Docteur Karadic

Lorsqu'on quittait le petit village de FERCHAC, pour s'enfoncer plus avant dans le causse sauvage, on pouvait apercevoir depuis la bordure de la route qui longeait les ravins creusés dans le calcaire blanc, un coquet bâtiment qui semblait abandonné sur une hauteur isolée, et c'est dans cette ancienne bâtisse, où dit-on, habitèrent autrefois des moines, que le docteur KARADIC, après l'avoir restaurée et aménagée, avait fondé sa maison de repos destinée en général aux personnes surmenées ou déprimées.

L'entrée de la clinique était pompeusement surmontée d'un panneau qui annonçait aux visiteurs qu'existait là une maison de santé neuropsychiatrique et bien qu'au début de sa fondation, c'est à dire deux ou trois ans, on n'eut vu à la clinique que très peu de patients, on comptait maintenant plusieurs malades, à tel point que la clinique avait aménagé une aile supplémentaire de chambres.

Cet apport nouveau de clientèle avait nécessité un supplément de personnel, et c'est ainsi que la délicieuse Sylvia avait réussi à s'y faire engager comme infirmière. Le bâtiment principal avec un étage, abritait en partie les appartements personnels du Docteur KARADIC, ainsi que toute l'administration, bureau, pharmacie, et aussi quelques chambres où devaient se trouver quelques malades demandant plus de soins. Le second bâtiment, plus important, constituait la principale activité de la clinique avec de nombreuses chambres.

C'est aussi dans ce bâtiment qu'habitait Mademoiselle LEBAL, chef infirmière de la clinique et supposé amie du patron, ainsi que le neveu de ce dernier, le jeune docteur Eric VAULAIR. Ce dernier était en ce moment au laboratoire et nettoyait quelques objets médicaux. A cet instant, on frappa à la porte, en même temps qu'elle s'ouvrit devant Sylvia. Vous m'avez fait appeler ? fit cette dernière. — Oui Mademoiselle répondit VAULAIR. Sylvia était encore sous le charme de sa journée d'hier, Laurent après avoir déjeuné chez elle l'avait emmenée se distraire à la ville, elle semblait perdue dans ses rêves, en attendant les ordres du médecin.

Tandis que le Docteur s'était à nouveau penché sur ses instruments, elle en profitait pour le dévisager, et on eut presque pu discerner sur son visage à cet instant, comme une sorte de dégoût. Les cheveux coupés ras et raides, le visage poupin, orné de deux pommettes roses qui lui faisaient fermer les yeux à demi, le docteur VAULAIR, malgré son jeune âge, faisait inévitablement penser à un cochon engraisé. Etriqué dans sa blouse blanche, il avait tout l'air du parfait commis-boucher, et c'est avec beaucoup de difficulté et beaucoup d'application que Sylvia consentait à l'appeler "Docteur". Immobile, près de lui, Sylvia patientait et toussota, comme pour rappeler à VAULAIR qu'elle était là. Ce dernier enfin, s'arracha à son examen. Vous êtes ravissante ce matin, vous savez, lui murmura t-il d'une voix qui se voulait charmeuse. Sylvia ne répondit pas, habituée aux avances multiples que VAULAIR lui faisait à longueur de journée. Je vous attends Docteur, finit-elle par lui dire. Euh oui, répondit ce dernier, je vous ai fait appeler pour que vous me teniez cette bouteille d'alcool, au dessus de mes mains pour désinfecter ; mais fermez donc cette porte, Sylvia ! Sylvia s'exécuta à contrecœur, revint près de VAULAIR. Tenez, lui dit-il, versez le flacon là, juste entre mes doigts. Oh mais pas tant, attendez ! S'étant rendu une main libre, il